

Le bruit du sensible de Jocelyn Benoist

Vincent Grondin

Number 255, Winter 2016

Le réalisme spéculatif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81119ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grondin, V. (2016). *Le bruit du sensible* de Jocelyn Benoist. *Spirale*, (255), 48–51.

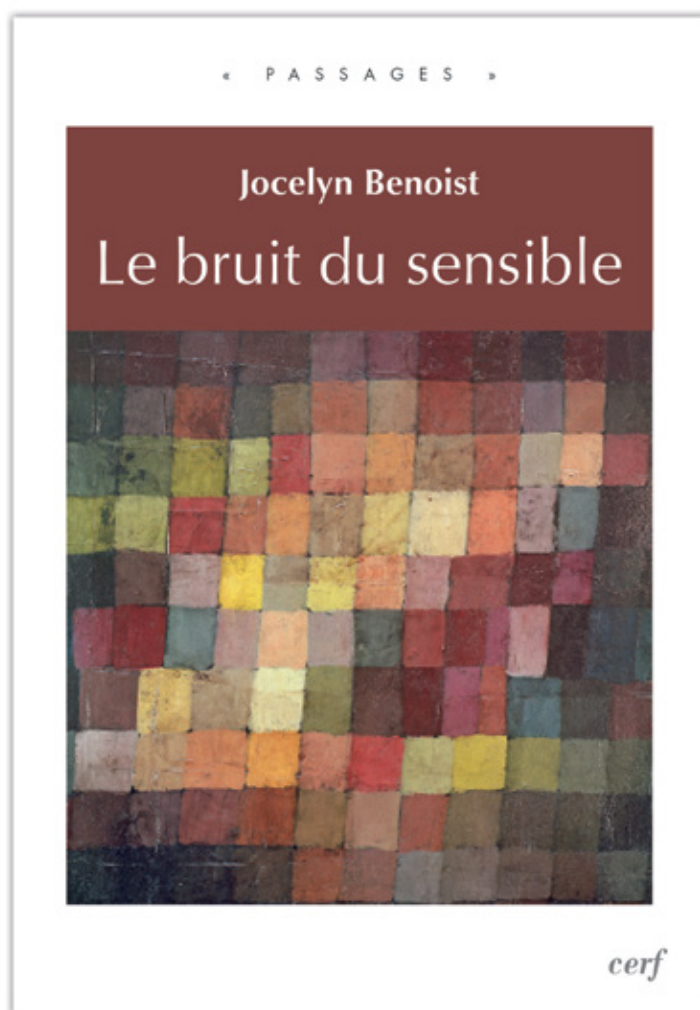
ÉCOUTER LE RÉEL

PAR VINCENT GRONDIN

LE BRUIT DU SENSIBLE

de Jocelyn Benoist

Éditions du Cerf, coll. « Passages », 240 p.



De la phénoménologie au réalisme

Jocelyn Benoist s'est imposé sur la scène philosophique française grâce à une lecture originale d'Edmund Husserl qui a bousculé les préjugés les plus tenaces de la phénoménologie post-husserlienne. À l'encontre de l'intuition première du père fondateur de la phénoménologie, qui part du principe selon lequel le rapport que la conscience entretient avec le monde est direct et immédiat, les successeurs de Husserl (Heidegger, Gadamer, Ricœur, etc.) n'ont cessé de déplorer son inaptitude à comprendre comment le langage médiatise notre rapport au monde. Ce constat a conduit le jeune Derrida à déconstruire la phénoménologie husserlienne en montrant que la structure d'itération constitutive de tout signe implique, au contraire de ce que croyait l'auteur des *Recherches logiques*, que la référence ne se donne jamais à la conscience de manière totale et immédiate. À rebours de cette vulgate phénoménologique, Jocelyn Benoist a le mérite d'avoir démontré, à partir d'une lecture fine des *Recherches logiques*, que cette critique linguistique doit être dénoncée et rejetée parce qu'elle ne rend compte de façon satisfaisante ni du langage ni de la perception. Ainsi, Husserl avait bien raison de décrire notre prise sur le réel comme étant directe et immédiate, puisque seule une telle description est en mesure de s'accorder avec le réalisme sur lequel repose notre expérience perceptuelle et notre usage du langage.

Bien que son œuvre soit riche et complexe, Jocelyn Benoist n'a jamais renoncé à l'idée que nous faisons une expérience directe et immédiate de la réalité. À cet égard, on pourrait dire que c'est d'abord et avant tout cette sensibilité réaliste qui l'a poussé à rompre avec la phénoménologie en lui reprochant, dans *Les limites de l'intentionnalité*, de ne pas parvenir à rendre compte de l'immédiateté de notre commerce avec le réel. Avec ce texte charnière s'ouvre un nouveau cycle d'ouvrages (*Sens et*

sensibilité, Concepts, Éléments de philosophie réaliste) qui a pour vocation de dessiner les linéaments d'une nouvelle forme de réalisme encore plus radical que celui avancé par la phénoménologie husserlienne. Ce réalisme procède d'une double exigence : d'une part, on doit éviter de réduire la réalité au statut de simple *corrélât* des actes psychologiques par lesquels la conscience parvient à la connaître (Meillassoux nomme cette théorie philosophique le « *corrélacionisme* ») ; d'autre part, on doit aussi refuser de concevoir la réalité comme une chose en soi *existante, mais inaccessible* à l'esprit humain (Kant).

C'EST DONC DIRE QUE LE RÉALISME DE LA CHOSE EN SOI ET LE CORRÉLACIONISME SONT DES POSITIONS ÉGALEMENT INSATISFAISANTES.

C'est donc dire que le réalisme de la chose en soi et le *corrélacionisme* sont des positions également insatisfaisantes. Chaque jour, nous faisons l'expérience du fait que la réalité ne dépend pas de notre volonté puisqu'elle ne cesse de décevoir nos attentes à son égard. Or, si l'on réduit la réalité au simple *corrélât* d'actes cognitifs, il semble difficile de rendre compte de son indépendance par rapport à la conscience. Inspirés par cette observation, plusieurs philosophes ont tiré la conclusion qu'il fallait renoncer au *corrélacionisme* et réhabiliter, du moins partiellement, la notion de chose en soi. Probablement sensible aux arguments des phénoménologues qui ont toujours considéré que la chose en soi est une *contradictio in adjecto*, tout l'effort philosophique de Jocelyn Benoist a été de montrer qu'il était possible de développer une nouvelle forme de réalisme capable de tirer des leçons à la fois des apories de l'idéalisme phénoménologique et de l'impasse épistémologique de la chose en soi.

Réinventer le réalisme

À l'instar de Wittgenstein, Jocelyn Benoist considère que l'on peut dissoudre les problèmes philosophiques en portant attention à la grammaire, c'est-à-dire la logique, gouvernant l'usage que l'on fait de certains concepts. Ainsi, depuis la parution des *Limites de l'intentionnalité*, il s'est lancé dans une vaste entreprise wittgensteinienne visant à clarifier et expliciter la grammaire du concept de réalité.

Cette enquête grammaticale a permis notamment de montrer à l'avance que le débat entre les réalistes et les *corrélacionistes* repose sur une incompréhension. L'analyse de Jocelyn Benoist est complexe, mais il suffira de rappeler deux résultats essentiels de ses recherches, qui s'attaquent à la prémisse structurant le débat.

1. À l'aide d'une analyse développée dans plusieurs ouvrages (*Concepts, Éléments de philosophie réaliste*), Jocelyn Benoist a montré que l'on ne devait pas comprendre la réalité par le biais de la notion d'*accès*, mais bien de celle de *contact*. En effet, croire que la relation entre la conscience et la réalité peut être pensée à partir de l'image de l'*accès* suggère qu'un gouffre doit être franchi par la conscience pour atteindre (c'est-à-dire connaître) la réalité. Alors que les réalistes pensent que ce gouffre est infranchissable, les *corrélacionistes* supposent que l'on peut l'enjamber à l'aide des représentations mentales que l'on se fait de la réalité. À très juste titre, Jocelyn Benoist fait remarquer que ces deux approches sont inadéquates. Lorsqu'on se donne la peine d'interroger l'expérience très concrète que nous faisons de la réalité, il n'est pas difficile de se rendre compte qu'il n'y a pas de gouffre à franchir puisque la réalité est justement ce avec quoi nous sommes en perpétuel *contact*. Pour reprendre l'une des métaphores centrales de la tradition intentionnaliste que Benoist critique, loin d'être une cible lointaine qu'il faudrait atteindre, ou un objet auquel il faudrait *accéder* par le biais de représentations mentales, la réalité est ce avec quoi nous devons composer constamment. La question de savoir si nous pouvons y accéder ou connaître les modalités de ce supposé accès sont des questions dénuées de sens qui découlent d'une incompréhension de la grammaire du concept de réalité.

2. En dépit de cette critique du réalisme traditionnel, Jocelyn Benoist est soucieux de récupérer l'intuition primordiale qui est à son fondement. À l'encontre des versions contemporaines du *corrélacionisme*, il a souligné avec force que l'on ne peut prendre au sérieux la grammaire du concept de réalité sans reconnaître son indépendance. Par indépendance, il faut ici comprendre que la réalité est ce qu'elle est, peu importe l'image que l'on se fait d'elle ou les attentes que l'on peut avoir à son égard. L'erreur de Kant est d'avoir cru que cette indépendance implique une inaccessibilité de principe. Certes, l'indépendance de la réalité s'affiche dans toute son amplitude lorsqu'elle échappe à notre prise cognitive en nous surprenant. Par contre, ce serait commettre

une grave erreur que d'en conclure que nous ne pouvons pas connaître le réel tel qu'il est ; après tout, ce n'est pas parce que l'objet existe indépendamment du sujet que ce dernier ne peut forger aucune connaissance à l'égard de l'objet. Prétendre le contraire serait sombrer dans une forme de scepticisme épistémologique qui va à l'encontre de la grammaire du langage ordinaire qui reconnaît que les énoncés que nous proférons à propos de la réalité nous permettent de la décrire telle qu'elle est.

Le bruit du sensible : la réalité est-elle surprenante ou indifférente ?

Par rapport aux ouvrages antérieurs, *Le bruit du sensible* constitue un jalon important dans la trajectoire intellectuelle de Jocelyn Benoist. Dans ce livre, l'auteur remet en cause l'importance philosophique de l'imprévisibilité de la réalité mise de l'avant dans les *Limites de l'intentionnalité*. En définissant la réalité comme ce qui *surprend* la conscience, on ne prend pas au sérieux sa radicale autonomie par rapport à la conscience, puisqu'elle se trouve définie à partir de la surprise, qui est un état de conscience. L'intentionnalité étant – selon la phénoménologie husserlienne – la relation qui est censée faire du monde le corrélat de nos états de conscience, Jocelyn Benoist note avec pertinence que « *le dérangement n'a encore de sens que par rapport à une intentionnalité, y compris là où il s'agit de violer cette norme. [...] Une telle conception renvoie toujours la surprise à la priorité logique de l'intentionnalité* ».

Cette réévaluation de l'importance de la surprise a conduit le philosophe à proposer une nouvelle description de la réalité qui insiste désormais sur le fait que celle-ci est *indifférente* à notre effort de la connaître. Afin d'instruire cette thèse, son analyse se focalise sur le thème de la perception en proposant un dialogue fascinant avec l'œuvre de Merleau-Ponty. Étant donné que la perception fait partie intégrante du discours que l'on tient sur le monde, la philosophie traditionnelle (au sein de laquelle on peut ranger Merleau-Ponty) a tendance à traiter la perception à partir d'un modèle essentiellement sémantique. Selon une telle approche, la perception fonctionnerait comme un langage puisqu'elle posséderait une forme conceptuelle, ce qui lui permettrait d'avoir une signification et d'être vraie. À l'encontre de la conception traditionnelle de la perception, Benoist insiste sur l'écart essentiel qui vient séparer le registre du langage de celui de la perception. En exploitant certaines analyses méconnues d'Emmanuel Levinas à

propos de la phénoménologie du son, *Le Bruit du sensible* tâche de montrer que l'expérience sensible se caractérise par le fait qu'elle n'a pas de signification. Au contraire de la vue, qui semble toujours en mesure de comprendre ce qu'elle perçoit (il s'agit d'un lieu commun de la vulgate phénoménologique que l'on retrouve de Heidegger jusqu'à Derrida, en passant par Sartre et Levinas), l'ouïe pointe, selon l'analyse de Levinas, en direction d'une phénoménologie différente. En effet, le bruit se présente d'emblée comme étant ce qui « *fait irruption* » et déstabilise l'intelligibilité de notre expérience du monde.

Réalisme et poétique

Une telle distinction entre la vue et l'ouïe s'expose sans doute à une objection évidente : les bruits peuvent aussi véhiculer des significations et sont susceptibles d'être compris. Lorsque j'entends la sonnette annonçant la fin de l'entracte, je comprends immédiatement que je dois regagner mon siège parce que la seconde partie de la pièce de théâtre va débiter. Bien sûr, les bruits peuvent fonctionner comme des signes, mais cela n'implique certainement pas que *tous les bruits* soient des signes ou même que ce type d'exemple permette de saisir l'essence véritable de ce qu'est un bruit. En vérité, la sonnette que j'entends n'est déjà plus tout à fait un simple bruit, mais un signe qui s'insère dans un réseau de significations. De même, lorsque Pierre me parle, je n'écoute pas vraiment les bruits qu'il prononce. J'entends plutôt des signes, des mots, des phrases véhiculant des significations que je tente de comprendre. Dès lors, pour comprendre ce qu'est véritablement un bruit en tant que bruit, on doit se rabattre sur le son pur tel qu'il se donne à nous sans signification, c'est-à-dire lorsqu'il ne fonctionne pas *aussi* comme un signe. Ce bruit, loin de signaler quoi que ce soit, nous dérange et nous trouble puisqu'il se présente comme étant ce qui se donne à nous sous le mode de ce qui n'a pas à être compris. Dans ce cas de figure, le bruit est non seulement étranger au régime de la compréhension, mais il se donne à nous comme un obstacle à l'intelligibilité de ce que nous tentons de comprendre. Par exemple, lorsque je discute avec Pierre, les bruits provenant de la rue m'empêchent de comprendre certains détails de ce qu'il me raconte. On l'aura saisi, le bruit constitue ici une sorte d'interférence qui vient me rappeler les limites de ma capacité de compréhension. Au sein même de la perception, il y a quelque chose d'incompréhensible qui ne peut être récupéré par aucune connaissance. Ceci correspond à ce que Jocelyn Benoist nomme le « *bruit du sensible* ».

**AU SEIN MÊME DE LA PERCEPTION,
IL Y A QUELQUE CHOSE D'INCOMPRÉHENSIBLE
QUI NE PEUT ÊTRE RÉCUPÉRÉ PAR AUCUNE
CONNAISSANCE. CECI CORRESPOND
À CE QUE JOCELYN BENOIST NOMME
LE « BRUIT DU SENSIBLE ».**

Puisque le bruit ne signifie rien, il désigne justement la part qui résiste à tout effort de compréhension. En d'autres termes, à rebours d'une interprétation répandue au xx^e siècle, le bruit peut être étranger au *telos* de la compréhension et lui être complètement indifférent. Dès lors, le bruit nous permet de penser un ensemble de caractéristiques de la réalité qui nous échappent lorsque nous la réduisons à un simple objet de connaissance pouvant être compris par notre intellect. Au contraire de l'image qui renvoie toujours à un objet au-delà d'elle-même, le bruit ou le son ne représente rien. Puisque le son se contente de renvoyer à lui-même, il est parfaitement inutile, ce qui fait de lui quelque chose d'« indifférent », de « gratuit », c'est-à-dire un pur « épiphénomène ». La réalité, telle qu'on la comprend lorsqu'on la compare au bruit, n'est donc pas ce qui aurait pour fonction de s'opposer à notre conscience en la décevant, mais bien ce qui est là pour rien. Elle serait donc *insignifiante*.

Or, pour Benoist, une telle insignifiance ne peut être saisie par la philosophie théorique et spéculative ; seule une poétique du sensible parvient à la comprendre et à l'exprimer. Une telle poétique, comme les peintures de Delacroix qu'il donne en exemple, se détourne des objets et de la connaissance que l'on peut éventuellement en avoir pour mettre en relief les pures qualités sensibles qui se déploient au sein de notre expérience perceptuelle et qui se donnent à nous dans toute leur « insignifiance ». En somme, ce n'est pas un concept métaphysique (comme celui de chose en soi, existante mais inaccessible chez Kant) qui permettra de rendre justice à l'indépendance de la réalité. La réalité est plutôt à chercher du côté de la sensibilité mise en scène par certains artistes qui sont parvenus à nous faire voir la couleur en tant que simple couleur ou le son en tant que simple son. La réalité perce le jour au sein de l'œuvre d'art non pas parce que celle-ci serait en mesure de la représenter, mais grâce au bruit du sensible qui, de par son caractère indifférent et redondant, est à l'image de la réalité elle-même. ■

FORMATS

2, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage
514 842.3984 – librairieformats.org

Une initiative du
rcbaq
RÉGION QUÉBÉCOISE
D'ARTISTES AUTONOMES DU QUÉBEC

Québec   

Conseil des Arts
du Canada 

Canada Council
for the Arts 